

Notes de lectures de Georges Leroy

décembre 2009 2/2



L'attribution des étoiles est relative, et peut comporter des aspects négatifs... *le diable porte pierre*. Si l'appréciation privilégie le fond à la forme, elle n'en constitue pas moins un jugement de synthèse avec sa part de subjectivité... mais non de relativisme.

Note: La qualité de ce document permet l'impression sur une imprimante de bureau:

BR impression plus rapide, **HR** illustrations meilleures

L'arbre en occident



Andrée Corvol

Fayard, 270 p., 25 €

Ils sont indispensables aux rêves et à la poésie, ces monuments naturels qui font nos paysages, notre patrimoine et celui de l'humanité. Brassens l'a chanté et associé au bonheur. Jacques de Bourbon-Busset rêvait d'en devenir un... La tempête de décembre 1999 a fait prendre conscience à beaucoup d'entre nous combien notre attachement aux arbres était profond et fort. Combien aussi ils étaient nécessaires à l'équilibre de notre environnement et combien nous les connaissions mal...

Andrée Corvol (directrice de recherche au CNRS) propose une magnifique synthèse sur les conceptions de l'arbre en Occident, en quatre parties: son histoire écologique, le partenaire des dieux, le sauveur de l'humanité, le représentant de la famille.

L'arbre grandit et grossit, dépérit, brûle ou casse. Ces phénomènes reflètent le nombre des années ou la colère des cieux. Voilà 400 millions d'années qu'il démontre ses capacités évolutives. Il connaît le sort de tous les vivants: l'éloignement des anciens conditionne le développement des jeunes –leçon de tout temps difficile à admettre. Mais si les individus meurent, l'espèce demeure. Pourtant, inerte, l'arbre semble immuable, immortel même. Son espérance de vie excède celle des hommes et des animaux. Comment imaginer qu'un sujet si familier puisse disparaître? Comment ne pas honorer un individu très vieux? Comment ne pas lui attribuer des pouvoirs extraordinaires? Comment ne pas conserver, parfois à tout prix, ce témoin de notre existence? Il la rappellera peut-être lorsqu'elle sera éteinte. Jadis, les arbres furent des dieux ou des messagers vers eux. Naguère, ils fournissaient de quoi soulager les gens souffrants, combattre les maladies, éviter le malheur, obtenir le bonheur. Hier encore, en plantant un arbre, l'homme célébrait la naissance et le mariage; il espérait la prospérité de la famille et la tranquillité de l'au-delà. Mais aujourd'hui, victimes des pollutions et des déboisements, les arbres n'écartent plus tous les maux de la terre: ils les dévoilent. Sans conteste, l'arbre est un objet d'histoire fascinant. Cette histoire-là, trop mal

connue du public, réserve des surprises innombrables et est très prenante. Un livre de référence sur le sujet, avec une abondante bibliographie.

L'article de la mort



Étienne de Montety

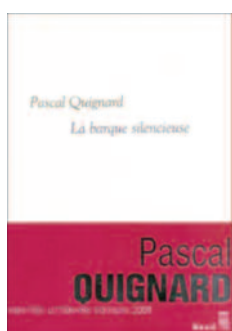
Gallimard, 304 p., 18,50 €

La notice de Wikipédia sur Charles-Elie Sirmont ne disait pas grand-chose. Il avait été député, et deux fois ministre. Son nom restait attaché à l'opération "île de lumière", au Liban et à la Bosnie. Il passait souvent dans les médias pour parler de la guerre, témoignait, publiait des livres. Qui était vraiment Sirmont? Une authentique figure de l'humanitaire ou un imposteur?

Moreira se souvenait d'un homme emphatique et cinglant, mais qui ne manquait pas de brio. Il n'avait jamais réussi à le détester. Chargé de rédiger sa nécrologie

pour le journal, il voulut en avoir le cœur net. Moreira se retrouva sur l'esplanade des Invalides abasourdi. Charles Sirmont était très fort. Il avait l'habitude des journalistes, maniait à la perfection l'art de les nourrir en leur apportant anecdotes et petites phrases prêtes à servir. Ensuite il en faisait ce qu'il voulait. Ce type d'interview était à la fois une aubaine et une calamité. Moreira ouvrit la chemise en carton que lui avait donnée l'attachée de presse. Elle contenait deux photos: la première représentait Sirmont dans un décor de jungle, cravate impeccablement nouée, cigare aux lèvres, au pied d'un arbre gigantesque. Idéale pour un sujet titré: «Un baroudeur en politique». Sur la seconde, on le voyait en conversation avec Lech Walesa. Pas le syndicaliste de 1981 maigrelet dans sa pauvre veste marron, celui des années 90, ayant forcé, le teint brique, devenu président de la Pologne. Sur la photo, Walesa souriait à Sirmont. Ils paraissaient liés par la complicité. Celle-là, c'était pour l'article intitulé «Au risque de la liberté». Une belle aventure qui fait un roman très agréable dans un style sobre et travaillé.

La barque silencieuse



★★★★☆

Pascal Quignard

Le Seuil, 330 p., 21 €

Les vrais livres sont contraires aux mœurs collectives. Ce livre en est la preuve la plus éclatante.

Au fil des pages on se laisse transporter par cette suite magique

qui expose, sans jamais la singer, ce que peut (être) la vie. Il s'agit de la recherche d'un mode de vie, plus singulier, plus radical, sans société. Quel livre est-ce? Une suite de contes, de petits romans, d'anecdotes historiques, de fragments biographiques (la mort de Madame de La Fayette, Ninon de Lenclos, Étienne de La Boétie...). Une suite d'étymologies aussi (l'origine des mots corbillard, liberté, négation, vertu, hiver...). Le mot est la pièce centrale de ce puzzle lexical. En tout cas on retrouve bien le son «Quignard», prose poétique parfois zébrée d'éclairs d'une rare beauté, dans ce sixième tome du cycle du Dernier royaume.

Il n'y a qu'avec cet écrivain que l'on ne s'étonne pas de passer, pratiquement dans le même corps de phrase, de Whitcomb Judson, inventeur de la fermeture éclair, à Homère et Pindare, sans vraiment savoir le pourquoi du comment, mais la musique qui s'en dégage fait qu'on lui pardonne. D'autant qu'à la fin, il retombe sur ses pieds. Mais c'est tout sauf un exercice de style.

Qui est Pascal Quignard: un théoricien de la lecture ou un praticien de l'écriture? En tout cas l'auteur a trouvé une forme littéraire nouvelle. Il casse les genres et décroïsonne les domaines. L'auteur croit que l'homme peut, par un acte volontaire, se défaire des mythes et divinités. Tenter d'anéantir ces illusions. Lui-même aspire à vivre sans Dieu ni religion. Son élan le pousse à retrouver le cœur de l'Occident des Lumières, pour que l'Europe s'émancipe du religieux (cf. Spinoza). Pour qu'elle ne consente plus à la domestication de l'esprit. Pourtant, dans un chapitre final, il évoque son passage récent dans une église. «Les églises étaient devenues les seuls réservoirs de profondeur, de silence, d'abîme pour les quelques athées qui persistaient dans ce monde» écrit-il dans un

mouvement de l'âme qui fait douter que cet athée-là ait déserté le champ du sacré. L'auteur court une course en solitaire à l'intérieur de soi. Ainsi devient-on le plus libéré des aventuriers immobiles. Car, selon lui, «Qu'est-ce qu'une autre vie sinon une autre intrigue linguistique?»

La blessure et la soif



★★★★☆

Laurence Plazenet

Gallimard, 564 p., 23,50 €

La Fronde bouleverse la France. La dynastie des Ming, en Chine, agonise. Deux hommes aiment une femme qu'ils tremblent de perdre. L'un est français, l'autre chinois. Dans le chaos, ils cherchent la vérité et la justice. Des continents les séparent: M. de La Tour, proche de Port-Royal, et Lu Wei, fin lettré, ne devraient pas se rencontrer. L'amour fou, Dieu et la recherche d'absolu vont avoir raison des continents entre eux. Pendant douze ans, ces deux hommes s'efforcent de briser l'absence qui les ronge, la privation, la ruine, les spectres du deuil. Ils leur opposent la fidélité, l'extase et le renoncement. Un jour, Lu Wei confie à M. de La Tour quelques sceaux qui sont tout ce qu'il a conservé de son univers. Les chemins les plus merveilleux sont des détours. Port-Royal et Louis XIV attendent encore M. de La Tour. Une femme aussi.

L'auteur, en plus de l'aventure du fils Montmorency, propose une analyse très fine des passions humaines

et de ses mouvements. Une très belle fresque historique et humaine. La vie de Rancé revu et réécrit version XXI^{es}. Un des meilleurs romans de la rentrée 2009.

Assez parlé d'amour



★★★★☆

Hervé Le Tellier

JC Lattès, 280 p., 17 €

La planète connut cette année-là son automne le plus chaud. Mais de la clémence du climat, il ne sera pas question. Que celui ou celle qui ne veut pas entendre parler d'amour repose ce livre. Anna et Louise pourraient être sœurs, mais ne se connaissent pas. Elles sont mariées, mères et heureuses. Presque le même jour, Anna la psychiatre va croiser la route d'Yves, l'écrivain, Louise l'avocate croise celle de l'analyste d'Anna, Thomas. À Paris, de nos jours, les destinées sentimentales de quatre personnages, deux hommes et deux femmes détournés de leur vie toute tracée par un coup de foudre. À quarante ans, à ce tournant d'une vie qui ne comporte pourtant que cela, l'éclair est encore permis, mais quand on a cru que la vie était à jamais tracée, le désir et la liberté laissent des traces. L'auteur, en horloger délicat, trace la parabole de leurs trajectoires. Amoureux de ses personnages, il dessine une galerie de portraits tendres et sans

pitié de femmes, d'amants et de maris. En bon membre de l'Oulipo, l'auteur joue avec les contraintes et les mots (fais le pas). Au détour des pages on apprend l'origine du mot bistro, la structure des *Dominos Abkhazes*...

L'assassinat d'Henri IV



★★★★☆

Jean-Christian Petitfils

Perrin, 330 p., 21 €

Le 14 mai 1610, vers quatre heures de l'après-midi, le carrosse découvert, où Henri IV a pris place avec ses principaux gentilshommes, quitte le Louvre et roule dans Paris qui s'apprête à fêter la reine Marie de Médicis. Il est arrêté rue de la Ferronnerie par un embarras de charrettes. Aussitôt un étrange rôdeur, habillé à la flamande et armé d'un couteau, saute sur la roue du véhicule et poignarde mortellement le roi. L'homme immédiatement appréhendé – un nommé Ravailiac, d'Angoulême – déclare, même sous la torture, qu'il a agi sans complice, uniquement pour punir le monarque de vouloir faire la guerre aux puissances catholiques et au pape.

L'avant-veille, la reine a été sacrée à Saint-Denis, une semaine avant le départ d'Henri à la tête d'une immense armée. Car le roi de France s'apprête à déclarer la guerre à l'Espagne, à l'Autriche et aux Pays-Bas, dirigés par l'archiduc Albert de Habsbourg. Le motif de cette guerre? Une querelle de suc-

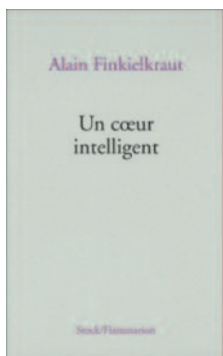
cession du côté du Luxembourg, mais aussi l'emprisonnement à Bruxelles, la ville d'Albert, du dernier amour du Vert-Galant, Charlotte de Montmorency, enlevée par son propre mari, le prince de Condé, cousin d'Henri IV.

Pourquoi Ravailiac a-t-il assassiné Henri IV le 14 mai 1610? Qui a guidé le bras de Ravailiac? « Il n'y en a que trop, il n'y en a que trop »... La phrase sibylline du président Achille de Harlay, chargé d'instruire le procès de l'assassin d'Henri IV, n'a pas manqué d'intriguer les historiens. Le haut magistrat parlait des preuves d'un crime d'État qu'il préférerait taire pour éviter de graves suites diplomatiques. Le bras de Ravailiac aurait-il été manipulé? Bien que l'assassin ait toujours affirmé avoir agi seul, la thèse a longtemps été susurrée puis elle a éclaté au grand jour, notamment avec Michelet qui accuse sans preuve convaincante l'Espagne catholique, à travers la personnalité ambiguë du duc d'Épernon, ancien mignon d'Henri III. On a aussi accusé Henriette d'Entraques, la marquise de Verneuil, furieuse d'avoir été délaissée par le roi, ou les Concini, Leonora et Concino, les deux aventuriers florentins proches de Marie de Médicis, qui prendront leur envol à la mort du Béarnais. Sans parler du prince de Condé. Parfois, on les accuse tous à la fois. Pourtant, comme le remarque avec une précision de criminologue l'historien, ces explications ne tiennent pas à l'examen précis des faits.

Mais si Ravailiac est bien un illuminé, un de ces demi-fous qu'un complot habile sait retourner au bon moment, il n'est pas pour autant maître de la situation. Le contexte est très important. Il est étonnant de constater que huit à quinze jours avant la mort du roi, le bruit courait déjà dans les provinces proches de Bruxelles qu'il avait été assassiné. La « piste flamande » semble constituer

le fil conducteur le plus crédible de cette vaste conspiration dont les raisons sont très compréhensibles et, dans le même temps, le mode de réalisation très médiocre. Reprenant l'ensemble du dossier, l'auteur propose une piste, étayée par un faisceau d'indices troublants. Son livre, véritable enquête policière qui se dévore comme un polar avec en creux le portrait fascinant de l'assassin, est une contribution majeure à la compréhension de l'une des grandes énigmes de l'histoire de France, dont les conséquences politiques et religieuses ont été considérables. Une sorte d'Enquête sur un citoyen au-dessus de tout soupçon. Et qui révèle les dessous peu ragoutants de la grande politique européenne.

Un cœur intelligent



★★★★☆

Alain Finkielkraut

Stock, 280 p., 19 €

Philosophe et polémiste, Alain Finkielkraut est aussi agrégé de lettres modernes et donc écrivain ! Le titre est une expression que le roi Salomon exprime en adjurant l'Éternel de lui accorder un « cœur intelligent », c'est-à-dire un cœur sage et perspicace. Au sortir d'un siècle ravagé par les méfaits conjoints de l'efficacité technologique et de la ferveur idéologique, cette prière a gardé toute sa valeur. Dieu garde souvent le silence (nous l'écoutons si peu !), mais, pour nous doter peut-être d'un cœur intelligent, nous avons la littérature. En

elle, l'affect et le concept sont perpétuellement enchevêtrés. Comme la philosophie, la littérature nous parle de l'Homme, mais c'est aux hommes qu'elle a affaire et non à l'Homme directement. Elle éclaire l'Histoire, la vie, le monde, sans jamais sacrifier les individus sur l'autel de la connaissance. Pour s'interroger sur les rapports de l'homme avec ce qui l'entoure, il a choisi neuf livres : La Plaisanterie de Milan Kundera, Tout passe de Vassili Grossman, l'Histoire d'un Allemand de Sebastian Haffner, Le Premier Homme d'Albert Camus, La Tâche de Philip Roth, Lord Jim de Joseph Conrad, les Carnets du sous-sol de Fédor Dostoïevski, Washington Square de Henry James, Le Festin de Babette de Karen Blixen. L'écrivain redit combien, par essence, la littérature est essentielle au déchiffrement des énigmes du monde.

Ces neuf histoires ne sont pas toutes très joyeuses. Beaucoup décrivent des vies minuscules broyées par l'Histoire majuscule. Elles content plus de défaites que de triomphes. Elles font amèrement miroiter ce qui aurait pu être et n'a pas été, parce que la chance, sous la forme d'un visage compatissant ou d'un amour, s'est présentée au mauvais moment. Elles illustrent la banalité du mal et la férocité du bien, plus terrible encore, car le mal fait au nom de la vertu est sans recours ni remède. Toutes s'inscrivent en faux contre la chimère des révolutions, de la table rase et de l'homme nouveau. Elles ridiculisent l'orgueil de la volonté, montrent l'indocilité du réel et l'ironie du destin. Tous tirent un lourd passé et des aïeux encombrants. Pourtant « le long regard en arrière » pourrait être la définition du respect.

À la lecture terminée, chacun prend conscience de sa dette et de ses limites. La littérature guérit de l'arrogance. Elle offre une réparation aux figures oubliées, laissées

sur les bas-côtés de l'histoire. La littérature donne la chance de n'avoir pas souffert pour rien. Un livre qui offre la nourriture que réclame « un cœur intelligent ».

Le curé d'Ars



★★★★☆

Bernard Nodet

F.X. de Guibert, 256 p., 17,50 €

Jean-Marie Vianney, curé d'Ars, meurt le 4 août 1859, après s'être livré jusqu'au bout de l'Amour. Sa pauvreté n'était pas feinte. Il savait qu'il mourrait un jour comme « prisonnier du confessionnal ». Lors de ses obsèques, la foule comptait des milliers de personnes, dont son évêque et tous les prêtres du diocèse venus entourer celui qui était déjà leur modèle. Rapidement le procès diocésain en vue de sa béatification fut ouvert (dès 1862) et de nombreux témoins (66 au total) furent interrogés. Fraîcheur, simplicité, authenticité et intérêt caractérisent ces témoignages de première main. Ce sont pour une grande part des extraits de ces entretiens qui sont à nouveau publiés dans cet ouvrage. Jean-Marie Vianney, le saint Curé d'Ars, aurait été surpris de retrouver ainsi rassemblées quelques-unes de ses pensées et de ses paroles, glanées à partir de ce que l'on retient de ses quarante et une années de ministère à Ars. Prises « au vol » dans ses homélies, ses catéchismes, ses rencontres ou simplement ses observations, elles transpirent l'authenticité, la simplicité, mais surtout la foi, l'espérance et la charité qui

habitaient Jean-Marie Vianney. Elles nous parlent de Dieu, mais on y devine sa propre personnalité, sa clairvoyance et aussi ses exigences; elles demeurent brûlantes, parfois incisives, et elles nous transmettent certainement ce qu'il aurait aimé nous dire aujourd'hui... Toute la sagesse et le bon sens d'un «pauvre qui a tout demandé à Dieu» sont là devant nous, pour nous. «Le Curé d'Ars demeure pour tous les pays un modèle hors pair», rappelait Jean-Paul II à Ars en 1986. Il s'agit donc d'un témoin et d'un maître... à redécouvrir!

De la gastronomie française



★★★★☆

Raymond Dumay

La Table ronde, 240 p., 8,50 €

La gastronomie française est en danger. Les pauvres se servent dans les monstrueuses «grandes surfaces», à défaut de trouver encore en service la boucherie et le marchand de primeurs du village ou du quartier. Les riches se nourrissent selon les règles d'un snobisme abscons.

Il est temps de s'inquiéter. L'auteur invite à la méditation; aux retrouvailles avec les grandes recettes, et l'esprit des provinces. Écoutons-le. La gastronomie est-elle un besoin chez l'homme? Rien n'est moins évident (on ne peut forcer à boire l'âne qui n'a pas soif) et pourtant rien n'est plus sur. L'aspect social de la gastronomie a été mis en

valeur depuis longtemps. L'homme seul se nourrit. À deux, il commence à manger. Dès l'origine du monde, une voix s'est élevée: la cuisine sera amicale ou ne sera pas. Voici un véritable traité d'ethnographie culinaire. Un livre qui fourmille d'informations rares et d'hypothèses spirituelles qui font rêver, même si elles n'emportent pas toujours l'adhésion.

Les chiens à fouetter



★★★★☆

François Nourissier

Le Dilettante, 192 p., 25 €

Qu'est-ce que la littérature? Est-ce une vocation tenace ou un commerce juteux, un rituel prescrit ou une source de plaisir? Cela a un goût de poussière et de sang, de fiel et de frangipane. Nauséux et pourtant... En 1956, François Nourissier sort d'avoir été secrétaire général des éditions Denoël. La littérature française, sa vie, ses œuvres, il connaît ça comme sa poche, une poche revolver. D'où ce pamphlet en forme d'exercice imposé, dédié au roi René (Julliard), où l'art de viser aux chevilles et de *tacler* sec s'exerce en maître. La scène démarre à Tours (un Tours de toujours, sempiternellement post-Balzacien), où un jeune fiévreux et hanté, affichant un cynisme de confection, souffre d'être, inconnu, au fond de la salle et rêve d'aborder aux fastes du buffet des lettres. Mais comment fendre la foule littéraire? Un livre sous forme de lettres de conseils d'un écrivain à un (futur) jeune au-

teur qui permet de mieux comprendre les arcanes du monde des lettres parisiens et le microcosme germanopratin. La seule loi inexorable de ce milieu est le style. Si vous n'en choisissez pas on le choisira pour vous.

L'auteur passe en revue tous les types de personnages que l'on trouve dans le monde littéraire ainsi que leurs caractéristiques. Une sorte de peinture sociale appliquée à la littérature. Il passe au crible la société littéraire de l'époque: les revues littéraires, les éditeurs, les critiques, les prix littéraires, les auteurs (Aragon, Sagan etc), les journaux et magazines (L'express, ELLE...). Pour autant, il semble que ce texte peut s'appliquer à notre époque plus que jamais, avec un ton piquant, cynique et acerbé qui devient jubilatoire pour le lecteur, et désacralise le milieu littéraire et l'idée d'élite que l'on s'en fait. Bref, de quoi déniaiser le godelureau et aviver ses envies ou de quoi le dégoûter à jamais de l'encre, de la plume et de ceux qui les mêlent.

Le dîner de trop



★★★★☆

Ismaël Kadaré

Fayard, 216 p., 18 €

Le Général de l'armée morte (1962), Les Tambours de la pluie (1969): on sait le goût qu'a longtemps eu l'écrivain albanais pour les longs romans qui, sous le couvert d'une fresque historique offrant plusieurs pistes de lecture, lui permet-

taient, au temps de la dictature, de glisser, sous forme symbolique, une critique de l'État policier d'Enver Hodja.

Ce livre confronte à travers le destin d'un notable, dans le village natal de l'auteur, les différentes dictatures qui ont soumis tour à tour l'Albanie depuis la seconde moitié du XX^es. Gjirokastër – la « ville de pierre » au sud de l'Albanie – voit déferler les troupes allemandes qui remontent de la Grèce envahie. À leur tête, un colonel nazi qui a fait ses études en Allemagne avec un dignitaire de la ville, le docteur Gurameto. Le colonel von Schwabe retrouve avec effusion son ex-disciple qui l'invite à dîner. Or, des maquisards ouvrent le feu sur l'avant-garde des blindés allemands. En représailles, les nazis raflent des otages parmi les habitants de la cité. Le docteur Gurameto se sent contraint durant le souper avec l'état-major allemand de convaincre le colonel de les libérer – y compris un pharmacien juif – sous peine de passer pour traître aux yeux de la population. Il obtient gain de cause.

Une fois la guerre terminée et le communisme instauré, cette affaire revient sur le tapis. En 1953, au moment des grandes purges staliennes, le Dr Gurameto est accusé d'avoir, en 1943, été à l'origine du complot mondial visant à décapiter l'ordre socialiste. La suspicion est d'autant plus forte que son hôte ne pouvait vraiment être son ami von Schwabe, tombé sur le front quelques mois plus tôt. Gurameto aurait-il donc reçu un mort? Quelle est la clé de l'énigme du fameux dîner?

Ce récit parvient à élever la plus sordide réalité contemporaine – l'Albanie sous le joug communiste, les interrogatoires sanglants, les exécutions – au niveau du mythe. Le ton de Kadaré passe naturellement de la cruauté froide, clinique, lorsqu'il décrit les tortures, à la pure poésie,

lorsqu'il rattache cette triste histoire aux anciennes légendes balkaniques. Brassant balades balkaniques, chroniques de sa ville natale et charges tragicomiques contre les dictatures défuntées (l'Ottomane, la Fasciste, la Communiste...), l'auteur donne ici un roman qui le montre au sommet de son art.

Les extrêmes droites en France (1945-2008)



★★★★☆

Jean-Paul Gautier

Syllepse, 464 p., 22 €

S'atteler à l'histoire de l'extrême droite française depuis la Libération n'est pas chose aisée: il faut aimer se plonger dans l'étude d'une multitude de groupuscules confidentiels, souvent de courte existence.

L'auteur propose une étude extrêmement documentée. De Jeune Nation au Front national, en passant par Occident ou le MNR de Bruno Mégret, l'auteur dissèque, selon un plan chronologique et organigrammes à l'appui, les multiples scissions, recompositions et péripéties de tous les groupes politiques qui ont constitué la nébuleuse de l'extrême droite française. Il ne fait pas pour autant l'impasse sur les trajectoires personnelles, souvent sinieuses, ni sur les ressentiments des uns envers les autres à l'origine de nombreuses « crises » à l'extrême droite. Les différents courants de pensée de cette famille politique sont en outre étudiés et expliqués.

Si l'iconographie du livre n'est pas assez mise en valeur, elle n'en demeure pas moins extrêmement intéressante: entre diverses affiches de propagande et couvertures de revue, on y découvre, par exemple, une lettre interne du service d'ordre d'Ordre nouveau quelques jours avant un meeting en juin 1973, qui entraînera sa dissolution après de violents affrontements avec la Ligue communiste.

Une place de choix est réservée au traitement du Front national, eu égard à son rôle-clé dans l'extrême droite française: « Depuis 1973, les scissions, les recompositions se sont faites en référence au FN, qui a joué un double rôle attractif et répulsif. Après une longue traversée du désert, Le Pen met sur pied, dans les années 1980, ce grand parti de la droite nationale. Beaucoup en ont rêvé, Le Pen l'a fait ».

Un regret cependant. L'auteur ne pas traite pas du mouvement royaliste, fondamental dans la formation intellectuelle de certains cadres de l'extrême droite.

La délicatesse



★★★★☆

David Foenkinos

Gallimard, 190 p., 16 €

Charles dirige une entreprise dont le siège est en Suède. Bien que marié, il devient amoureux de sa collègue Nathalie, jeune et jolie cadre, qui vient de perdre son mari accidentellement. Mais Nathalie ne veut pas de lui. Elle le repousse. Un

employé suédois de la firme, Markus, aura plus de chance, lui. C'est l'histoire d'une femme qui va être surprise par un homme. Réellement surprise. Un livre plein de délicatesse et qui évoque la banalité du monde actuel, de la vie professionnelle neutre. Ce n'est pas le meilleur livre de la rentrée littéraire.

La femme blessée



★★★★☆

Caroline Pascal

Plon, 256 p., 19 €

Elle incarne la vieille France, lui l'ambition politique. Ils sont mariés depuis vingt ans et forment ce couple idéal faisant mine de petit-déjeuner en double page des magazines avec des sourires qui ne sont pas du petit matin. Peu à peu, cette vie sur papier glacé va très banalement tourner au vinaigre. Elevée pour être une épouse et une mère parfaites, Victoire est pourtant invitée à laisser la place. Son éducation, ses sentiments, les lois de son milieu le lui permettront-ils? Le temps d'une crise, toute l'histoire du couple, son passé comme son avenir, peu à peu se dévoile.

Victoire de Clervie, épouse Morinas, découvre la liaison de son mari, Henry. Celui-ci est l'objet de tractations mielleuses faites dans les coulisses du milieu politique. Sa tête est jetée sur le billard, le bonhomme est soudain promu nouveau chou-chou et valeur montante, avec poste à l'Élysée à la clef, surtout s'il se débrouille bien. On mise gros, on le jette dans les bras d'une très belle

femme qui travaille dans la communication, on a tous les dés en main. La victoire est assurée. Or, ladite Victoire, de son prénom, épouse malheureuse car délaissée, a découvert le pot aux roses et ne digère pas la trahison. Il lui faut cependant se taire, ranger son amertume dans un placard fermé à double tour, et faire profil bas, au nom de son appartenance à cette petite noblesse qui serre les fesses et les dents, qui accepte sans sourciller la tromperie en pensant au devoir, aux enfants et au sacrifice. Point barre. Néanmoins, il semblerait qu'un souffle de révolte agite les pensées de Victoire. Va-t-elle réellement faire preuve de dissidence?

On retrouve dans ce roman cette ambiance à la Chabrol, pincée en apparence, tout à fait grinçante une fois le couvert débarrassé. Un roman sage et sans réel cynisme, qui se lit sans déplaisir.

Quinze ans



★★★★☆

Alexandre Jardin

Grasset, 354 p., 19 €

Quinze ans après signe le retour des amours entre Alexandre et Fanfan. Or, c'est un retour amer, aigri, fané, déboussolant... Le couple n'a pas tenu la route et s'est séparé. Chacun a mené sa petite barque de son côté, Fanfan a connu deux mariages, a eu deux enfants et aujourd'hui elle divorce avec force et fracas, on la découvre affreusement lessivée, vaccinée contre les enga-

gements maritaux et romantiques. De son côté, Alexandre réalise que seule la félicité conjugale compte dans la vie, au diable ses vieilles lubies, il désire maintenant prouver que l'amour se vit tous les jours, c'est là le vrai pouvoir, et il ambitionne de « donner un regain de crédit aux pantoufles »! Deux trublions –un producteur et un éditeur– vont se frotter les mains en souhaitant provoquer les retrouvailles entre Alexandre et Fanfan. L'illusion passée peut-elle resservir? Peut-on rallumer les braises éteintes? C'est ce que tente de raconter ce roman, beaucoup plus ancré dans le bilan, dans le constat de l'échec et dans l'autocritique. Il est tout entier empreint d'Alexandre Jardin, on reconnaît sa signature d'une folie contagieuse, qui implique son excès du romanesque, son délire sentimental, « toujours gonflé à l'hélium de ses rêveries ». C'est enchanteur et fatigant à la fois.

Quinze ans après est un roman sur le temps, sur la sagesse et sur les nouvelles envies. Les personnages fétiches que sont Alexandre et Fanfan ont quarante ans, que sont-ils devenus, vont-ils montrer que l'amour rime avec tous les jours. À considérer, toutefois, que les lecteurs aussi ont mûri et qu'ils ne sont probablement plus réceptifs à ce tourbillon excentrique et capricieux. Un roman qui apporte aussi de la joie.

Ce roman, pastichant ses premiers livres, devient une somme sur le faux en faisant revivre par la fiction des personnages qui, non seulement n'avaient aucune réalité jadis, mais ne possédaient pas la moindre vérité. La schizophrénie jardinienne a ceci de particulier qu'elle est la première à construire une œuvre en la déconstruisant: se moquant de lui-même, se détournant lui-même. On ne comprend rien à ce roman, si on ne voit pas qu'il intègre, pour se dynamiter de

l'intérieur comme une action auto-terroriste à peu près inédite dans le monde littéraire, une sorte de Jourde & Naulleau fait par l'auteur en personne envers sa propre littérature. Par l'autopastiche, l'auteur se purge, et la violence qui en émerge a une drôle de tête: elle est générée par l'univers éthéré, sucre et bonbon, qu'on lui reprochait jadis, mais qu'il transforme désormais en champ de mines.

La pathologie terrible affecte les malades d'écrire. C'est le dialogue de l'artifice et du réel qui pousse tranquillement vers la folie, car l'auteur est fou, bien entendu, et pas seulement d'amour. On peut voir dans ses romans des cris d'alarme, quelques appels à l'aide assez troublants, une volonté, émouvante, de ne plus jamais vouloir se mentir, et un besoin d'être compris.

Allez-y sans nous



★★★★☆

Le club des ronchons

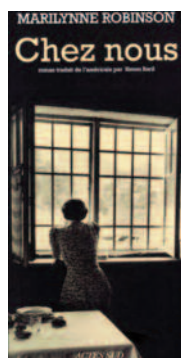
L'âge d'Homme, 144 p., 19 €

Ils sont de retour! Toujours plus méchants, encore plus incisifs et pas politiquement corrects pour deux sous! Les Ronchons persistent et signent, ce monde-là est un rien décadent et mieux vaut être réac ici-bas que pachyderme ailleurs. Le dixième recueil du Club des Ronchons vient de paraître.

Jean Tulard n'aime pas les dîners en ville; Trez rêve d'une île carrément déserte; François Cérésa n'a a priori rien contre les Anglais,

mais en fait énormément; Alain Paucard est président à vie et peu tenté par l'abdication; Jean Du-tourd regrette le bon vieux temps des autobus à plateforme; Alfred Eibel laisse enfin éclater son optimisme et Olivier Bardolle fait sien le mot de Talleyrand: «qui n'a pas connu l'Ancien Régime n'a pas connu la douceur de vivre». Certes! Ces Ronchons-là n'ont pas fini de ronchonner car l'avenir est loin d'être radieux! Dans un monde qui marche à l'envers, il nous a paru conforme de faire de même. Opus à lire pour savoir tout ce qu'il ne faut pas faire et tout ce qu'il faut faire si vous ne voulez pas voir votre trois pièces-cuisine, votre collection de vieilles montres ou votre grand-mère réduites en cendres. C'est un conseil d'ami.

Chez nous



★★★★☆

Marilynne Robinson

Actes sud, 446 p., 23 €

Les lecteurs de Marilynne Robinson ne s'étonneront pas de voir l'écrivain se saisir d'un thème religieux aussi radical en même temps qu'ils se réjouiront de la retrouver. Chez Nous, son troisième roman en vingt-quatre ans, est la preuve par l'évidence que la qualité littéraire réclame son temps. L'exploration de l'auteur depuis son premier roman est la permanence et la complexité du lien humain.

Dans la petite ville de Gilead (Iowa), le pasteur Boughton s'éteint

doucement. Veuf, père de sept enfants désormais adultes, il vit son hiver dans l'incertitude. Non que sa foi vacille, elle est au contraire son appui le plus solide et plus que jamais le sens de son existence, mais son cœur languit de n'avoir aucune nouvelle, depuis vingt ans, de son fils Jack. Les autres enfants ont plutôt réussi, mis à part, peut-être, Glory, une de ses filles chéries revenue s'installer chez lui après des déboires amoureux; mais tous font leur chemin, dans la piété filiale. Lorsque Jack annonce son retour, la joie tant espérée ranime dans le même instant la douleur térébrante qui vrille l'âme du père depuis tant d'années: son fils est un «criminel». Jeune homme, Jack eut une liaison avec une jeune fille déshéritée de la ville et lui fit un enfant, avant de fuir. Le révérend Boughton tenta en vain de venir en aide à la jeune mère et à la petite fille qui mourut quelques mois plus tard, faute de soins. Aussi le retour du fils est-il, pour le père, le retour du Mal et de la faute?

Animé par l'énergie épuisante de cette confrontation que le pasteur aimerait tant transformer en amour pur, lavé de toute tache, le roman avance par boucles; les moments de détente et d'espoir succédant aux spasmes d'une souffrance morale apparemment irréductible. Que vient chercher Jack en rentrant chez son père? A-t-il changé, ce fils fier et ombrageux, voleur, menteur et alcoolique, qui avoue en secret ne pas même mériter le chagrin de son père? Leur tête-à-tête souvent silencieux, suspendu au mystère de la paternité, donne l'axe hypertendu du roman. Peu de psychologie pourtant, dans cette peinture filiale fortement éclairée par les connaissances théologiques de l'auteur, lesquelles libèrent un vaste espace intérieur au roman, si rare en littérature. Un style puissant et clair au service d'interrogations essen-